



La Section Clinique de Nantes

Comment s'orienter dans la clinique

2022 - 2023 :

L'affaire sexuelle

Séminaire théorique :

Lecture de J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire* (1971-1972), Seuil, 2011, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Séance 5, mars 2023 : Chapitres 9, « Dans le champ de l'unien », et 10, « Yad'lun »

Des uns, de l'Un, par Gilles Chatenay

Beaucoup de choses diverses sont intéressées à l'Un, nous dit Lacan au début du chapitre 9¹ que Jacques-Alain Miller a titré « Dans le champ de l'unien ». D'être intéressées à l'Un, d'impliquer l'Un dans leur extension, ces choses peuvent être prédiquées d'*uniennes*, selon l'épithète que Lacan forge. L'*Unien* revient dans le chapitre 15, et se décline comme un verbe, une fonction : *unier*.² Il y en a un qui nie la castration, le père du mythe. Donc, nous dit Lacan, le père *unie* – unie avec un *e*, comme dans la conjugaison du verbe *nier*. Dans le mythe, il unit toutes les femmes, mais pour la psychanalyse, « il les unit, certes, mais *pas toutes*. »

Unier, c'est donc mettre en fonction le Un. Faire de l'unien une fonction, c'est impliquer qu'elle s'exerce sur un champ, dans lequel divers uns viennent comme argument – le Un prend diverses formes. Dès la page 126, Lacan nous en donne trois, le trait unaire, le un de l'individu et le un de l'Éros.

Le trait unaire, l'Un-corps, et l'Éros

Il y a le trait unaire, par lequel Lacan a traduit la deuxième identification freudienne, identification à un trait, *einzigster Zug*³ – Freud donne l'exemple de Dora, qui imite la toux de son père.⁴ Dans son séminaire IX « L'identification »⁵, pour représenter ce qu'est le trait unaire, Lacan raconte qu'il a vu, dans le musée de Saint-Germain, un os du Magdalénien IV sur lequel étaient portés des petits bâtons. Lacan s'amuse à imaginer qu'un chasseur a marqué ainsi ses prises, disons des mammoths. Un mammoth-une coche, un autre mammoth-une autre coche, etc.

¹ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire* (1971-1972), Seuil, 2011, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 126.

² *Op. cit.*, p. 213.

³ Cf. S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », *Essais de psychanalyse*, Éditions Payot, 1981, p. 169.

⁴ S. Freud, « Fragments d'une analyse d'hystérie (Dora) », *Cinq psychanalyses*, PUF, 1954.

⁵ J. Lacan, « Le Séminaire, livre IX, L'identification (1961-1962) », inédit. Leçon du 6 décembre 1961.

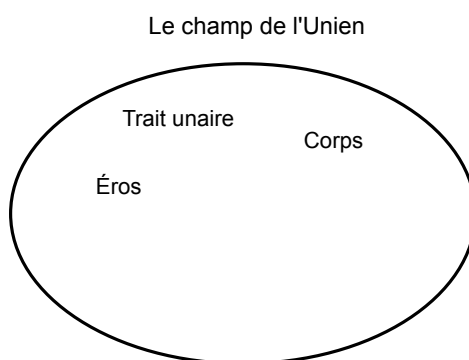


Chaque coche indice *un* mammoth, et rien d'autre que cette unité. Que celui-ci ait été gros, petit, un mâle, une femelle, que la traque ait duré un jour ou un mois, toute particularité de tel ou tel mammoth est radicalement effacée. Un mammoth n'est différent d'un autre mammoth qu'en tant que celui-ci n'est pas celui-là, une coche n'est différente d'une autre coche qu'en tant que celle-ci n'est pas celle-là.⁶

Il y a le *un* de l'individu, qui correspond au fait que nous avons un corps et un seul, et que sauf accident cela tient ensemble. Disons que c'est le un-corps.

Et enfin il y a le un de l'Éros, un de la « bizarre assimilation par Freud de l'Éros à ce qui tend à coaguler. »⁷ Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, alimente la tentative imaginaire de faire un dans l'amour.

À propos de ces deux derniers uns, Lacan précise « qu'il est strictement impossible de considérer la copulation de deux corps comme n'en faisant qu'un. »⁸



Évidemment, il y a d'autres uns que ceux-ci, que j'explorerai à la suite de Lacan, mais déjà nous pouvons dire qu'il y a des uns dans le champ de l'unien : qu'il y a de l'Un.

Il y en a, des uns, et donc il y a de l'Un, yad'lun : l'article indéfini marque une indétermination, « C'est sur fond de l'indéterminé que surgit ce que désigne et pointe l'il y a », dit Lacan. « *Y en a*, donc, c'est sur fond de quelque chose qui n'a pas de forme. (...) cela reste sur un fond d'indétermination. »⁹

L'être et l'Un

Bien que dans le *Parménide* de Platon on traduise classiquement εἶδος par *forme*, dès que l'on interroge cet Un, l'Un qui surgit dans l'expérience, il devient quelque chose qui se défait, quelque chose qui n'a pas de forme. En témoigne la tentative du *Parménide* de cerner l'être du Un, c'est-à-dire de soumettre les deux hypothèses *s'il est / s'il n'est pas* à la dyade, au

⁶ Que la seule différence entre l'un et l'autre trait soit que l'un n'est pas l'autre revient à établir une différence absolue en tant qu'elle n'est relative à aucun particulier, à aucune particularité. Ainsi me semble-t-il peut se comprendre qu'il puisse exister une « différence absolue », dont Lacan nous donne une occurrence dans son Séminaire XI *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, page. 247. : « Le désir de l'analyste n'est pas un désir pur. C'est un désir d'obtenir la différence absolue. » Mais en l'occurrence, cette différence absolue, au contraire de celle des uns de la série est celle d'une pure singularité.

⁷ ...ou pire, *op.cit.*, p. 126.

⁸ *Ibid.*

⁹ *op. cit.*, p. 128-129.

recensement des oppositions binaires métaphysiques – il y en a 12, par exemple être/néant ; repos/mouvement ; identité/différence ; fini/infini ; absolu/relatif ; grand/petit ; vieillesse/jeunesse, etc.

À la traduction reçue du questionnement de Parménide, *s'il est Un/s'il n'est pas un*¹⁰, Lacan préférerait *s'il y a Un*, ou *s'il y a l'Un*. Pourquoi ? Le verbe *être* est ambigu : « le Un *est* » signifie-t-il que le Un existe, ou qu'il satisfait un prédicat, comme par exemple dans « l'Un est en repos » ? De « s'il est Un » à « s'il y a l'Un », Lacan affirme la dimension de l'existence, contre l'ambiguïté de l'être. C. S. Pierce, avec son quadrant logique, montre que l'universelle n'implique pas l'existence de ce sur quoi elle porte : comme le dit Lacan dans son Séminaire XVIII, affirmer que « tout x est y, que tout quelque chose est pourvu de tel attribut, est une position universelle parfaitement recevable sans qu'il y ait pour autant aucun x. »¹¹ L'universelle peut être vide, dire que toutes les licornes sont farouches ne signifie pas que la licorne existe. Lacan distingue les questionnements sur l'être, les ontologies, de ceux sur l'existence, l'hénologie. Jacques-Alain Miller y a consacré son cours de 2011, « L'être et l'Un. »¹², et tout ce que je développe aujourd'hui en est largement tributaire.

La querelle des universaux

Cette distinction entre l'être et l'existence est apportée dans la logique par Frege, en remplaçant d'une part la copule « est » par une fonction, et d'autre part par son invention des quanteurs $\forall$, quelque soit, et $\exists$, il existe. Par exemple, « La licorne est farouche » s'écrit dorénavant ainsi :

$\forall x, \mathcal{F}(x)$, avec x pour licorne, et $\mathcal{F}$ pour la fonction « farouche » : toute licorne satisfait à la fonction farouche.

Aristote définit ainsi l'universel : « ce qui, de nature, se prédique de plusieurs »¹³. Cette définition, je trouve, pourrait convenir au concept. La proposition universelle de garantit pas qu'il *existe* dans la réalité une licorne. La question se pose alors de savoir si un *concept*, – ici *La licorne* – *existe* dans la réalité, s'il est réel. Platon répond oui, pour lui, « c'est de participer à l'idée du cheval que le cheval se soutient, ce qu'il y a de plus réel, c'est l'idée du cheval. »¹⁴ : il est « réaliste » au sens médiéval du terme. Les nominalistes (Antisthène, Aristote, Guillaume d'Occam, Buridan, etc.) répondent non : à propos du concept de cheval, Antisthène a pu dire « Je vois un cheval, je ne vois pas *Le* cheval, je ne vois pas la caballéité. »¹⁵ Cela a donné lieu à

¹⁰ Platon, *Parménide*, GF Flammarion, 1999, Présentation et traduction par Luc Brisson, p. 114.

¹¹ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* (1971), Seuil, 2006, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 69.

¹² J.-A. Miller, « L'être et l'Un, L'orientation lacanienne, III, 13 », 2011, inédit.

¹³ Aristote, *De Interpretatione*, 7, 17a39-40. (Cité par A. de Libera, *La querelle des universaux. De Platon à la fin du Moyen Âge*, Seuil, Paris, 1996, p. 29).

¹⁴ ...ou pire, *op. cit.*, p. 139 : « Aristote nous dit que ce n'est pas l'idée du cheval qui est réelle, mais le cheval bel et bien vivant, sur lequel nous sommes forcés de nous demander précisément comment vient l'idée d'où nous la tirons. Aristote renverse, non sans arguments péremptoirs, ce qu'énonçait Platon, à savoir que c'est de participer à l'idée du cheval que le cheval se soutient, que ce qu'il y a de plus réel, c'est l'idée du cheval. »

¹⁵ Cf. A. De Libera, *La querelle des universaux*, *op. cit.*, p. 39. Voir aussi R. Paqué, *Le statut parisien des nominalistes, Recherches sur la formation du concept de réalité de la science moderne de la nature*, Guillaume d'Occam, Jean Buridan et Pierre d'Espagne, Nicolas d'Autrecourt et Grégoire de Rimini, PUF, 1985.

la « Querelle des universaux » qui s'est développée depuis la Grèce antique jusqu'au Moyen-Âge – et qui évidemment n'a pas de solution.

Même si dans son séminaire de l'année précédente¹⁶, Lacan affirme que, bien qu'il ne soit pas nominaliste, « il ne s'agit pas d'être réaliste » au sens médiéval, au sens du réalisme des universaux, il est réaliste dans le sens où il affirme que tel ou tel terme est réel au sens lacanien. Il est réaliste lorsqu'il soutient le signifiant comme cause matérielle, il l'est aussi quant au savoir de la science. Et il le dit pour le Un, lorsqu'il dit « il y a *de* l'Un » : le Un se prédique de plusieurs, du trait unaire, du corps, de l'Éros, de tous les uns qui sont dans le champ de l'Unien, et je vais en récolter d'autres. Mais lorsqu'il dit que n'existe pas *La* femme (ou *L'*analyste, etc.), mais une femme, une autre, et encore une autre, il peut sembler nominaliste. Le réalisme au sens médiéval de Lacan est bizarre.

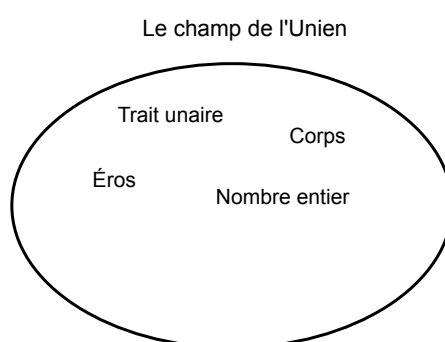
La série des nombres entiers

Il existe l'Un, Yad'lun, il y a de l'Un donc, sans que l'on puisse en saisir la forme. Lorsque l'on le questionne, il devient « comme une chose qui se défait, il est impossible de le mettre en rapport avec quoi que ce soit. »

Mais il poursuit : « Hormis la série des nombre entiers, qui n'est rien d'autre que cet Un. »¹⁷

Je reprends en partie mon intervention de janvier sur la construction par Frege de la série des nombres entiers.¹⁸ Frege commence par produire le nombre zéro – il n'y a aucun objet qui réponde au concept « être différent de soi ». Nous obtenons donc *un* premier nombre, zéro. Le nombre zéro compte pour un : donc, nous avons maintenant zéro et un, soit *deux* nombres. *Deux* est un nombre. C'est-à-dire que nous avons maintenant les nombres zéro, un et deux, c'est-à-dire *trois* nombres, et de ce fait le nombre 3. Et ainsi de suite.¹⁹

À chaque pas, zéro compte pour un : le premier 1 se réitère tout au long de la suite, chaque nombre entier est *un* nombre : les nombres entiers sont dans le champ de l'unien.



¹⁶ J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 28.

¹⁷ ...ou pire, op. cit., p. 132.

¹⁸ Téléchargeable sur le site de la SCN : « Il n'y a pas de rapport sexuel – Yadl'un », <https://sectioncliniquenantes.fr/wp-content/uploads/2023/01/23-01-14-SCN-seminaire-theorique-Chatenay.pdf>

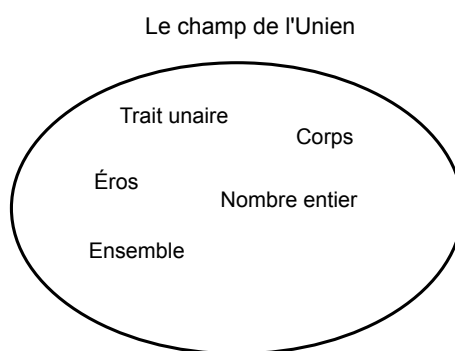
¹⁹ Lacan fait ce développement page 132.

Zéro compte pour un : au fondement de la suite, il y a une équivoque, et cette équivoque se réitère dans toute la suite. Le nombre zéro, correspondant au fait qu'il n'y a pour Frege aucun objet différent de lui-même, marque le manque²⁰, nous dit Lacan. C'est-à-dire que le manque est réitéré à chaque pas.

À propos des nombres entiers, j'avais dans ma précédente intervention dit que pour Frege, le nombre est « objectif ». Il n'est pas produit à partir de la perception, comme le propose J. S. Mill : par exemple si nous avons cinq cailloux, des gros des petits des noirs des blancs, en ne tenant plus compte d'aucune de ces particularités, nous faisons apparaître le nombre 5. Frege se moque de Mill, en se demandant comment celui-ci fait pour percevoir zéro caillou. Le nombre n'est pas non plus le résultat d'une convention – la circonférence de la terre fera toujours 40 000 km, que nous soyons là ou non – mais en milles nautiques, cela fait 21 598 : cela ne signe-t-il pas que le nombre relève d'une convention, c'est-à-dire ressortit du symbolique ? 40 000 et 21 598 sont des *écritures* différentes du *même* nombre, comme le nombre trois s'écrit 3 en base dix, et 11 en base deux. Le nombre entier n'est ni imaginaire, ni symbolique, il ne peut s'écrire en tant que tel : il est réel au sens lacanien. Il faut distinguer le Un que j'écris avec une majuscule, qui est réel au sens lacanien, des uns en minuscules comme le trait unaire, le corps etc., uns que l'on peut écrire et dont on peut décrire les caractéristiques.

L'ensemble et l'acte de Cantor

Je citais Lacan lorsqu'il dit que « la série des nombres entiers n'est rien d'autre que cet Un. » : la série, *l'ensemble* des entiers naturels, c'est un Un. La série, c'est *un* ensemble. À Propos du Un de *s'il est Un*, Lacan disait que « Platon choisit, et son Un n'a rien à faire avec ce qui englobe. »²¹ Platon ne disposait pas de la théorie des ensembles.



La série des nombres entiers est infinie. Jusqu'à Cantor, l'infini des entiers naturels était dit « potentiel » : potentiellement, on pouvait penser tendre vers l'infini, mais en aucun cas on ne pouvait l'atteindre et s'en saisir ; comme l'horizon, il reculait à mesure qu'on avançait. L'infini *actuel*, l'infini qui existe, était réservé à Dieu. Lacan a pu dire que le discours mathématique « se renouvelle en prenant sujet d'un dire plutôt que d'aucune réalité. »²² Un dire : un acte. L'acte de Cantor a été de poser qu'il y avait des infinis *actuels*, et d'en produire un en se saisissant de *tous* les nombres entiers pour dire : « ceci est *un* ensemble. Et en tant qu'ensemble, il a un nombre d'éléments déterminé (un nombre cardinal, une « puissance »). Ce nombre est le premier des transfinis, Cantor l'a appelé Aleph zéro – « pas pour rien »²³, dit

²⁰ *op. cit.*, p. 178.

²¹ *op. cit.*, p. 129.

²² J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 452.

²³ *...ou pire, op. cit.*, p. 133.

Lacan : Aleph zéro est en effet le premier de la série des transfinis comme le nombre zéro est fondateur de la série des entiers.

$$\text{Puissance } (\mathcal{N}=\{\{0\}, \{1\}, \{2\}, \{3\}, \{4\} \dots\}) = \aleph_0$$

L'ensemblissement, de la classe à l'ensemble

Lacan énumère une collection, disons une classe : « un débile mental, une grippe, un tiroir, un pied, une fumée, un bonjour de ta Catherine, une civilisation, voir une jarretière dépareillée »²⁴. Pour faire apparaître le Un, Lacan procède à un « ensemblissement »²⁵ (le terme est de Lacan) – il fait de cette classe un ensemble, en effaçant toutes les particularités : ne restent que un, un, un, un, etc. Chaque *un* devient un élément de l'ensemble, et dès lors on peut les compter : cela fait 8.

Chaque *un* n'a pour seule différence avec un autre *un* que de ne pas être cet autre. Mais ne disions-nous pas la même chose des traits unaires ? Les 1 de l'ensemble (et donc de l'ensemble des entiers naturels, puisqu'on les compte) ne seraient-ils que des traits unaires ?

« Le 1 de l'identité numérique n'est aucunement le *un* de l'identification unaire », nous disait Lacan dans le Séminaire XVI. Le *un* de l'identification unaire serait, je cite, « par exemple celui d'un *un* qui serait à l'occasion placé sur votre paume en manière de tatouage pour vous identifier dans un certain contexte ». ²⁶ Je ne sais pas à quoi Lacan faisait allusion, mais retenons ceci : le *un* du trait unaire est attaché à la personne. Ce que n'est pas le 1 de l'identité numérique : par exemple, lors de la procédure d'un vote, nous passons dans l'isoloir, et rien sur le bulletin que nous glissons dans l'urne ne doit permettre de nous identifier — sinon il est déclaré nul. Le 1 de l'identité numérique est soigneusement isolé, séparé de celui qu'il compte. Au contraire, le *un* du trait unaire m'est attaché, je le porte sur mon corps par exemple. Comme un symptôme.

Compter les parties d'un ensemble

À la différence de la simple énumération de la collection, en faire un ensemble permet d'en compter les éléments. Ces éléments, on peut les combiner un à un, deux à deux, trois à trois etc.

Soit l'ensemble E_4 qui a 4 éléments, a, b, c, d. Je compte le nombre de combinaisons :

Nombre d'éléments combinés	Éléments	Nombre de combinaisons	
0	$\emptyset$	1	Nade
1	a, b, c, d	4	Monades
2	ab, ac, ad, bc, bd, cd,	6	Dyades
3	abc, abd, acd, bcd	4	Tétrades
4	abcd	1	
Total :		16	

²⁴ *Idem.*

²⁵ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 357.

²⁶ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVI, op. cit.*, p. 356.

Lacan donne la formule qui donne le nombre de combinaisons de n éléments dans un ensemble E_m qui a m éléments. Cette formule se construit par récurrence, je vous renvoie à l'article de Wikipédia « Combinaison sans répétition ».

Nous avons compté les nombres de combinaisons de zéro, 1, 2, 3, 4 éléments d'un ensemble de cardinal 4. On retrouve cette combinatoire dans le triangle de Pascal, auquel Lacan fait référence à de nombreuses reprises dans ce séminaire.²⁷

Chaque combinaison est une partie, un sous-ensemble de l'ensemble de départ. L'Un de l'ensemble commence avec la partie, l'ensemble vide, comme le zéro est au fondement de la série des nombres entiers : « L'ensemble vide est proprement légitimé de ceci, qu'il est, si je puis dire, la porte dont le franchissement constitue la naissance de l'Un. (...) ce qui constitue l'Un et qui le justifie, c'est qu'il ne se désigne que comme distinct, sans autres repérage qualificatif. »²⁸

Le nombre de parties d'un ensemble, un deuxième transfini.

Nous avons vu que le nombre de sous-ensembles de l'ensemble E_4 de 4 éléments était 16. Combien de sous-ensembles un ensemble de n éléments contient-il ? On procède par induction, par un raisonnement par récurrence.

Notons $\mathcal{P}_n$ le nombre de toutes les parties (tous les sous-ensembles) d'un ensemble E_n qui contient n éléments.

- Si l'ensemble n'a pas d'élément, il a un sous-ensemble, $\emptyset$. On a $\mathcal{P}_0 = 1$.
- S'il a 1 élément, il a 2 sous-ensembles, le sous-ensemble constitué de $\emptyset$ et de l'élément ; et le sous-ensemble qui contient l'élément. $\mathcal{P}_1 = 2$, c'est-à-dire deux fois $\mathcal{P}_0$.

Soit maintenant l'ensemble E_n , qui contient n éléments. Si nous ajoutons un élément à cet ensemble, combien de parties aura-t-il ?

- Il y a les parties qui ne contiennent pas ce nouvel élément : leur nombre est $\mathcal{P}_n$.
- Il faut y ajouter le nombre de parties qui le contiennent. On ajoute un élément à toutes les parties qui ne le contenaient pas : $\mathcal{P}_n$ aussi. Ce qui fait 2 fois $\mathcal{P}_n$.

On a donc $\mathcal{P}_{n+1} = 2 \mathcal{P}_n$. Si l'on pose $\mathcal{P}_0 = 1$, et $\mathcal{P}_1 = 2$, on en déduit par récurrence (par induction) que $\mathcal{P}_n = 2^n$.²⁹

Maintenant, combien de parties contient $\mathbb{N}$, l'ensemble des entiers naturels ? Comme il est de cardinal Aleph zéro, il a $2^{\text{Aleph zéro}}$ sous-ensembles. L'ensemble des sous-ensembles de $\mathbb{N}$ est d'une puissance supérieure à $\mathbb{N}$. Il existe donc un ensemble d'une puissance supérieure au premier transfini, que l'on ne peut mettre en relation biunivoque avec l'ensemble des entiers naturels : qui est indénombrable. Et le même raisonnement s'applique au nouvel ensemble : c'est parti pour la série infinie des transfinis.

²⁷ Le triangle de Pascal lui sert à résoudre le « Problème des partis ». Voir sur Wikipedia, « Problème des partis » Je mets en annexe le triangle de Pascal avec une illustration sur la façon dont il est calculé. Lacan parle du triangle pages 49, 146, 162, 163.

²⁸ ... ou pire, op. cit., p. 146.

²⁹ Lacan parle du nombre de sous-ensembles d'un ensemble dans les pages 158, 159, 160.

La diagonale, et le réel attaché à l'Un

Mais Lacan conteste que l'on ait le droit d'utiliser pour l'infini sans précaution l'induction ou la démonstration par récurrence : seuls, nous dit Lacan, les ensembles finis ont la caractéristique « d'inductivité ».³⁰

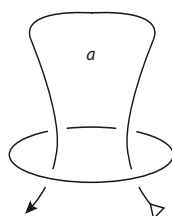
Pour produire l'indénombrable (c'est-à-dire les ensembles impossibles à mettre en bijection avec l'ensemble des entiers naturels), indénombrable que Lacan préfère appeler *impossible à dénombrer*³¹, Lacan fait référence à la méthode de la diagonale de Cantor (voir en annexe) : « Par la méthode dite diagonale, on peut (...) montrer que quel que soit la façon dont vous avez ordonné la suite des nombres entiers, il y en aura, à prendre simplement la diagonale et, dans cette diagonale, à changer à chaque fois les valeurs selon une règle à l'avance déterminée, une autre façon encore de les dénombrer. C'est précisément en cela que consiste le réel attaché à l'Un. »³² L'Un de l'ensemble appelé réel, $\mathbb{R}$, ne se laisse pas ranger dans l'ensemble des entiers naturels, il est *impossible* de l'assigner à une place dans la suite des entiers naturels : en cela il est réel au sens lacanien.

Le tracé de la jouissance

À propos de l'acte de Cantor, je citais Lacan qui disait que le discours mathématique « se renouvelle en prenant sujet d'un dire plutôt que d'aucune réalité. » : un dire, un acte : un acte signifiant, un acte fondateur : un signifiant-maître, S_1 . Et l'acte de Cantor, de poser qu'il y a un infini en acte, réel, et de faire une arithmétique des transfinis, n'a pas été sans l'angoisser : il a écrit au Pape pour lui demander si ce n'était pas là blasphème. La question angoissée de Cantor indique que sa jouissance était en jeu, et il demandait si la puissance de sa théorie ne franchissait pas une limite radicale, pour s'infiltrer dans le domaine de Dieu. La réponse du Vatican s'est voulue rassurante – non, la puissance de votre théorie n'atteint pas Dieu, elle ne fait que le tour de l'objet. Cantor croyait calculer au-delà de toute limite, sa théorie des ensembles était l'objet qui imposait son tracé.³³

Lacan, à propos de l'infini potentiel et de l'infini actuel, dit que « tout savoir naïf est associé à un voilement de la jouissance qui s'y réalise, et pose la question de ce qui s'y trahit des limites de la puissance, c'est-à-dire quoi ? Du tracé imposé à la jouissance. »³⁴

Ce tracé, il l'avait dessiné dans le Séminaire XI Les quatre concepts fondamentaux, à propos de la pulsion partielle.³⁵



³⁰ ... ou pire, op. cit., p. 160. Il n'est pas le seul : les intuitionnistes (Brouwer) et les constructivistes (Poincaré) le contestent aussi.

³¹ ... ou pire, op. cit., p. 144.

³² Ibid.

³³ Voir N. Charraud, *Georg Cantor, Infini et inconscient*, 2^{ème} édition revue et augmentée. Préface de Pierre Cartier, postface d'Éric Laurent, Éditions Spartacus IDH, 2019.

³⁴ Op. cit., p. 151.

³⁵ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XI, op. cit., p. 163.

Jacques-Alain Miller, dans son cours « L'être et l'Un », fait remarquer que dans ce schéma, la jouissance fait *le tour* de l'objet, le tour de l'autre, du partenaire, de petit *a*, elle fait le tour pour revenir dans le corps. Elle fait le *tour* de l'objet : le sujet ne jouit pas de l'objet, de l'autre, du corps de l'autre — le corps se jouit. Cantor était angoissé, son corps se jouissait.

« Dès que nous parlons, c'est un fait que nous supposons quelque chose à ce qui se parle. (...) C'est seulement au fait de parler que puisse s'apercevoir que ce qui parle, quoi que ce soit, est ce qui jouit de soi comme corps, ce qui jouit d'un corps. (...) La psychanalyse, qu'est-ce ? C'est le repérage de ce qui se comprend d'obscurci, de ce qui s'obscurcit en compréhension, du fait d'un signifiant qui a marqué un point du corps. »³⁶

Le signifiant tout seul, et encore d'autres uns

« Un signifiant qui a marqué un point du corps » : c'est le signifiant hors sens, réel, mémorial de la marque originaire de la jouissance du corps. Le S1 *non*-articulé aux autres signifiants, qui en cela peut être dit « tout seul ».

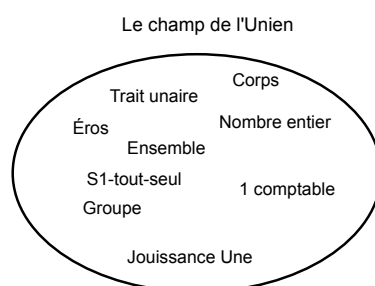
Avec le trait unaire, le corps, l'Éros, le nombre entier, l'ensemble, le S1, en ai-je fini de récolter des uns dans le champ de l'unien ? Il y a encore le 1 de la comptabilité ou de la statistique, qui compte des individus. Il y a le un du groupe, de la foule freudienne ; « tous unis derrière le syndicat » : est-ce un ensemble ? Mais le un de la foule diffère du *un* de l'ensemble, en cela qu'au contraire de l'ensemble, savoir qui fait partie de la foule reste équivoque — celui que je vois ici marcher, manifeste-t-il, ou se promène-t-il ?

Et reste la jouissance Une.

La jouissance Une, jouissance du continu

Il y a le *un* de la jouissance Une, continue, pas fragmentée, qui n'est pas découpée par le signifiant, par la langue. C'est le Un de la jouissance non phallique, qui excède ses condensations dans les objets *a*, cause ou plus-de-jouir. Jouissance non phallique, celle qui fait une femme pas-toute, pas toute dans la jouissance phallique.

La jouissance phallique est discontinue, elle est discrète comme l'ensemble des entiers naturels. *Et* elle est bornée : elle ne peut être rapportée qu'à une partie fermée et finie de l'ensemble des entiers naturels. Qu'en est-il par contre de la jouissance Une ? En tout cas elle n'est pas bornée par le phallus : serait-elle infinie ? Mais la dire continue, c'est la supposer indénombrable — transfinie. Et si l'on considère avec Cantor que la puissance du continu est celle de l'ensemble des nombres que les mathématiciens appellent réels, la jouissance Une, que Lacan dira dans son Séminaire XX Encore³⁷ féminine, sera, risquerai-je, transfinie.



³⁶ ...ou pire, *op. cit.*, p. 151.

³⁷ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-1973), Seuil, 1975, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Annexe 1 : Le triangle arithmétique de Pascal

TABLE
DONT IL EST FAIT MENTION DANS LA LETTRE
PRÉCÉDENTE.

Si on joue chacun 256, en

	6 Parties.	5 Parties.	4 Parties.	3 Parties.	2 Parties.	1 Partie.
1 ^{re} Partie.	63	70	80	96	128	256
2 ^e Partie.	63	70	80	96	128	
3 ^e Partie.	56	60	64	64		
4 ^e Partie.	42	40	32			
5 ^e Partie.	24	16				
6 ^e Partie.	8					

Il m'appartient sur les 256 pistoles de mon joueur, pour la

Si on joue 256, chacun, en

	6 Parties.	5 Parties.	4 Parties.	3 Parties.	2 Parties.	1 Partie.
La 1 ^{re} Partie.	63	70	80	96	128	256
2 ^e 1 ^{re} Parties.	126	140	160	192	256	
3 ^e 1 ^{re} Parties.	182	200	224	256		
4 ^e 1 ^{re} Parties.	224	240	256			
5 ^e 1 ^{re} Parties.	248	256				
6 ^e 1 ^{re} Parties.	256					

Il m'appartient sur les 256 de mon joueur, pour les

Ensemble vide (0) nade	Singleton monade	Ensemble de 2 éléments dyade	Ensemble de 3 éléments triade	Ensemble de 4 éléments tétrade	Ensemble de 5 éléments	
1	1	1	1	1	1	Nombre de parties vides (nades)
0	1	2	3	4	5	Nombre de parties à 1 élément (monades)
0	0	1	3	6	10	10=4+6 Nombre de parties à 2 éléments (dyades)
0	0	0	1	4	10	Nombre de parties à 3 éléments (triades)
0	0	0	0	1	5	Nombre de parties à 4 éléments (tétrades)
0	0	0	0	0	1	

↓

$1+5+10+10+5+1=32=2^{\text{puissance } 5}$

Annexe 2 : la méthode de la diagonale de Cantor

Méthode de la diagonale de Cantor

(Lacan en parle pages 144 et 205).

Cantor utilise la méthode de la diagonale³⁸ pour démontrer que l'ensemble des réels $\mathbf{R}$ n'est pas équipotent (a une puissance supérieure) à $\mathbf{N}$, c'est-à-dire que $\mathbf{R}$ n'est pas dénombrable. Il faut démontrer que $\mathbf{R}$ ou une partie infinie de $\mathbf{R}$ (par la propriété de « réflexivité » des infinis, cela revient au même) ne peut être mis en relation biunivoque avec la série des nombres entiers.

³⁸ Je ne donne pas ici la véritable démonstration de Cantor (qui me semble d'un abord plus difficile). Nathalie Charraud, dans *Infini et inconscient. Essai sur Georg Cantor*, la donne dans la note 13, p. 260.

On considère l'ensemble des nombres réels entre 0 et 1, et on va tenter de les dénombrer (c'est-à-dire de les mettre en bijection avec N).

Chaque nombre peut s'écrire avec zéro virgule un développement décimal : par exemple : 0, 2456900...

Puisque tous les nombres commencent par 0, on peut se contenter de n'écrire que le développement décimal. Lorsque le développement décimal s'arrête, on complète par des zéros jusqu'à l'infini (0, 124 est le même nombre que 0, 12400000... s'il n'y a que des zéros à partir du 4).

On met ces nombres en colonne, les uns en-dessous des autres. (L'ordre importe peu : il faut seulement que nous rangions ainsi les développements décimaux de *tous* les nombres réels entre 0 et 1).

On a ainsi le 1^{er} nombre sur la 1^{ère} ligne, le 2^{ème} nombre sur la 2^{ème} ligne, le 3^{ème} nombre sur la 3^{ème} ligne, etc. : la succession des lignes, 1, 2, 3, etc. est la succession des nombres entiers. Si nous réussissons à ranger ainsi tous les réels entre 0 et 1, nous aurons établi une correspondance biunivoque (une bijection) entre les nombres réels et les entiers, R aura la même puissance que N , R sera dénombrable.

On s'intéresse aux *chiffres* qui sont sur la « diagonale » (en rouge ici) :

Rang, ligne	Développements décimaux des nombres réels										
	n ^{ème} colonne										
1 ^{er}	9	6	4	3	3	0	0	0	0	0	...
2 ^{ème}	3	5	7	0	0	9	9	4	8	2	...
3 ^{ème}	1	0	4	2	2	2	6	0	0	0	...
4 ^{ème}	0	0	3	9	3	4	2	1	0	0	...
...											...
...											...
n ^{ème} ligne	1	1	3	6	8	0	5	2	2	2	...
...											...

Le nombre que l'on forme avec les *chiffres* sur la diagonale (ici 0, 9549 ... 5 ...) est un nombre réel comme les autres.

Maintenant on va « tripoter » la diagonale, comme dit Lacan : on soustrait de 9 chaque *chiffre* de 9549 ... 5 Cela fait 0450... 4 ...

C'est un autre nombre réel. Comme nous avons dressé la liste de *tous* les nombres réels, il est dans la liste — où donc ? Mettons qu'il est au k^{ème} rang.

Supposons par exemple que le k^{ème} chiffre de ce nombre soit 2.

Ce qui fait 0450 ... 4 ... 2...

Le k^{ème} chiffre du k^{ème} rang est sur la diagonale.

Donc, il a subi le tripotage : il n'est pas 2, mais 9-2 = 7.

0450 ... 4 ... 7...

Ce n'est plus le même nombre, et ce « nouveau nombre » n'est pas au k^{ème} rang.

Supposons qu'il soit au m^{ème} rang. Qu'en est-il du m^{ème} chiffre qui est sur la diagonale ?

Il a été tripoté, et donc...

Nous avons produit un nombre qui n'est jamais au rang que l'on pensait, nous avons produit un inclassable de la clinique des nombres (entiers).

Nous venons de montrer qu'au moins un nombre réel ne trouve pas son rang, est inclassable dans la suite des nombres entiers, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'application biunivoque des réels aux entiers. L'ensemble des réels n'est pas dénombrable, il est d'une puissance strictement supérieure à celle des entiers.